

Le cheval de Troie

une nouvelle de Marie Debray

Il m'a dit : « Presse-toi ». J'ai enfilé mes baskets et mon bonnet rouge. En trois minutes, je fus debout à côté de la porte, prête à bondir dehors. Le vent s'était levé dans la nuit, les nuages ne sont apparus que plus tard. Il a répété : « Presse-toi. » Et je me suis pressée. Il a fermé la porte derrière nous. Nous avons descendu le sentier qui menait au village. Je mettais toujours mes baskets pour avoir le même rythme que lui. Il était grand et fort, avec des yeux verts. Des vibrations se dégageaient de lui, je les sentais à l'intérieur de mon corps. J'étais rivée à lui. Dans les rues, personne. Le vent annonçait la tempête pendant qu'il marmonnait : « Presse-toi ». Avec les années, j'avais appris à me vêtir pour me protéger des bourrasques : un anorak, le bonnet rouge, mes baskets et des chaussettes en laine dans mon sac. Il ne disait jamais où nous allions, ni pour combien de temps. Il ne prévenait pas, il ne prévoyait pas. Il fallait être prêts à partir. Mon sac était devenu ma maison, je laissais derrière moi ce qui avait constitué quelques repères. Assise sous l'abribus, je regardais les herbes balayées par le vent. J'avais appris à ne plus espérer, baisser les yeux, poser mes deux pieds en parallèle bien droits, attendre en sentant l'énergie de la terre qui passait sous mes talons. Je l'ai regardé s'éloigner de l'abribus, son corps massif mu par ses mouvements que j'aimais et dont le rythme berçait chaque réveil, chaque passage à l'après-midi et les teintes de la fin des jours. J'entendais sa phrase pressante qu'il martelait d'un ton sec comme une tige de pomme quand sa silhouette devint un petit point noir et que je restais dans le souffle de sa présence. Je me suis levée, j'ai avancé de quelques pas, je me suis éloignée. La tempête venait et je n'avais rien sur moi que moi, un bonnet et un sac sur mon dos, deux boucles d'oreilles que ma mère m'avait offertes : des boules rouges transparentes. Mes pieds ont marché. Ce fut mon ultime punition. Mon ultime punition fut que j'ai marché loin de toi. Sans jamais me retourner.

Le vent m'a prise avec lui. Avec lui, j'ai choisi le chemin de la montagne, un canif en poche, et je me suis endormie sous un arbre dont les branches tanguaient. Là, j'ai rêvé ce que j'avais vécu.

Quand je me réveillai, j'étais seule. La forêt proche. J'allais mourir de t'avoir perdu. Pour l'unique raison que tes caresses me rattachaient à la vie terrestre. En silence, la pupille éteinte, je vivais de tes gestes sur ma peau. Mon corps pouvait se mouvoir parce que tu le touchais et le pénétrais. J'avais commencé à dire « je » et à déambuler dans la rue avec une sensation de moi au milieu des

inconnus à partir du moment où ton regard s'était posé sur moi avec le désir que tu avais de me prendre pour te tenir en moi. Ton odeur, c'était notre odeur. J'ouvris les yeux dans la campagne tondue par le vent. Quand je tendis la main en l'air, elle s'affola. J'avais quelques difficultés à respirer, j'allais enfin pleurer.

Tu baisais sans doute une femme, tu aimais tellement ça, comment résister ?, je te comprends. Tu léchas sans doute ses sucs avant même que j'atteignisse la forêt. Tu confonds leurs prénoms, tu ne prononces pas le tien. Tu avais déjà pris des effets qui traînaient sur leurs étagères, répété les mêmes phrases, celles dont je me nourrissais au petit-déjeuner et avec lesquelles je me couchais le soir. Alors que j'étais allongée dans la prairie à regarder les arbres à quelques mètres, une petite fille s'approcha de moi. Elle n'osait pas venir jusqu'à moi. Ses cheveux s'emmêlaient au-dessus de sa tête dans les rafales. Je la matai comme j'ai appris à le faire quand ma vie ne devenait rien qu'une errance sur les bords des rails des TGV. Elle se tenait sur la hanche droite, ses lèvres ourlées comme des lèvres d'abricot. Elle était petite avec des yeux bruns et portait un T-shirt avec une pomme qui pleure.

Je me levai pour lui tendre les bras même si je n'aimais pas les enfants.

M'as-tu cherchée une fois que tu es revenu à l'abribus persuadé que j'y serai ? J'ai été là dès le début. Sans le souligner, sans le montrer, j'étais là.

La première fois, je m'étais déshabillée dans ma chambre, je m'étais allongée sur le ventre, tu avais caressé mon dos, tu m'avais pénétrée, tu avais éjaculé, tu étais reparti et, avant de claquer la porte, tu avais dit : « Tu ne vas pas me faire de mal, hein ? »

Je ne parlais pas, je n'exprimais pas mon désir, je décrochais le téléphone, j'ouvrais la porte, je la refermais, je posais ma tête sur l'oreiller, seule. J'aimais ce déroulement. Dans ma vie d'avant, quand j'avais exprimé des désirs, l'autre m'avait regardée avec une légère surprise, un sourire intérieur et avait laissé le silence envahir mes bronches jusqu'à l'étouffement. Les parents attendent que les jeunes filles trouvent un mari qui les déchargera du poids de la finance de ce qu'ils auraient aimé ne pas engendrer. Les miens n'ont pas eu de chance, ils ont eu une fille qui pensait, parlait, résistait, débordait de spontanéité, de désirs, de pulsions, de la force digne de Gengis Khan, qui se servit des mots pour imprimer des histoires sur des feuilles de papier et qui parvint même à jouir. Les lois de la probabilité font que tu nais fille ou garçon. On ne m'a pas appris les règles du jeu et pourtant quand je t'ai rencontré, je sus me soumettre parce que j'avais appris à le faire pour que mes parents me nourrissent. Nous nous rencontrâmes,

tu n'avais pas compris que j'étais une délinquante ratée, que, malgré les apparences, j'étais dans ton camp. Que je voulais être dans ton camp. Que je voulais que ça se voit que j'étais d'ailleurs. Mais personne ne l'a vu comme ça. Personne ne m'a vue comme j'étais. Sous l'enveloppe de fille.

En te laissant entrer là où j'aimais tant que tu entres, j'aurais voulu que tu me capturasses loin de la soumission. Comme le plaisir venait entre nous, je pensais que nous tricoterions une liberté que nous inventerions. Tu finissais ta jouissance en disant : « Tu me fais un café ? » Et je le faisais. A chaque fois. Et chaque fois devint au fil des semaines chaque soir. Quelques après-midi se rajoutèrent. Jamais tu n'arrivas avec un paquet de café. Jamais tu ne vins avec quelque chose. Si, un jour tu arrivas avec un petit poste à musique où j'ai introduit des cd. Jamais tu ne m'interrogeas sur la musique. Tes gestes devinrent tendres d'une tendresse inconnue de moi qui me happa comme si je plongeais à pieds joints dans une grande barbe à papa et que j'y entraï toute entière. Je pensai avec une évidence foudroyante ne laissant aucune place au doute qu'une personne générant par ses regards, ses gestes, son sexe, une douceur si délicate et si attentionnée ne pouvait être qu'habitée d'une profonde sincérité.

Un soir, tu restas debout avec tes chaussures que tu refusais d'enlever pour préserver le coton tissé du tapis, et tu me fixas avec un regard chargé de soupçon comme s'il cherchait une réponse à une question impossible à formuler. Ton premier regard dur, tes premières paroles incohérentes, la panique de toi debout sur le tapis que j'avais rapporté d'Afrique du Sud m'étaient incompréhensibles. Tu parlais sans ne rien dire. Tu balançais des mots, je ne pouvais pas saisir ta pensée : elle n'était pas. Je ne savais pas que ça existait des gens sans pensée. Tu m'as dis menaçant, menaçant comme si j'avais la gorge de tes enfants sous mon couteau : « Il n'y a rien entre nous, ne t'attache pas à moi, je ne peux rien te donner. » J'ai baissé la tête : « D'accord. » Quelques minutes plus tard, tu t'allongas sur mon lit, une de tes mains alla sur ma peau, ton œil se fit doux. La menace ne te traversait plus. Tu l'avais balancée sur moi telle une flèche sur la cible. La flèche était désormais plantée dans mon cœur, le sourire ne quittait pas mon visage.

Je ne sais pas d'où venait ta douceur. J'avais toujours relié, peut-être à tort, ma douceur envers moi-même et les autres à mon cœur, à mon estomac qui faisait couic quand l'émotion m'irradiait, à mon ventre où les muscles travaillaient subtilement avec mes envies et mes résistances. Je m'ouvris à toi, je te voyais si ouvert que j'ai cru que c'était la transparence, et dans la transparence, j'ai cru voir du vrai comme des cornichons dans un bocal. Il n'y avait pas de raison de

ne pas faire le café, de ne pas te l'apporter quand tu regardais la télé dans mon canapé et de ne pas bénir les Dieux.

Tu revins d'autres fois avec la tension, une tension qui te maintenait en position verticale et t'autorisait à me fusiller du regard parce que tu te sentais en danger. J'accueillis cette tension, la comprenant avec mon petit cerveau et la contenant dans mes bras fins que rien ne soutenait que des trapèzes enflammés.

Quand tu es parti, je t'ai suivi avec un sac à dos rouge datant de mon enfance, j'y ai mis des vieux vêtements, ce jean que tu m'avais concédé après l'avoir porté des années avant moi et mes strings que tu m'avais offert pour me rattraper après tes cris qui me faisaient peur dans les crises où mes bras s'avérèrent trop fins pour soutenir la dureté de tes paroles. Des strings pour pas que je lâche. Je ne lâchai pas. J'étais dans l'incapacité mentale de penser que ta douceur venait d'une profondeur impalpable, la profondeur qui est tout au fond du vide, qu'elle était une toile d'araignée et non le fruit d'un sentiment.

Nous faisons l'amour comme des Dieux, l'expression est de toi. Parfois, en plein jour, tu te levais sans un mot, sans un regard, refusant les attentions que parfois j'osais. Que je mette les boucles d'oreilles avec des éclats vert que tu m'avais achetées, avec la robe aux motifs de la même couleur, te fâchait. Je me retrouvais devant le miroir d'une salle de bains me découvrant jolie, le tissu posé sur mes formes arrondies, généreuses, lovées en la robe, le teint hâlé de mon cou et de mon visage qui avait quelque chose de juvénile, de presque poupon, d'innocent. Les traits détendus après les ébats avec toi qui me remplissaient d'un plaisir dont je ne connais pas le nom montraient mon ouverture, une ouverture que je n'avais jamais atteinte avant. Quand mon regard interrogeait la situation de ton rejet de ma personne si délicatement offerte, je sentais une brèche s'ouvrir entre mon nombril et les clavicules, et ne pouvant rien y faire, terrassée par l'incompréhension, mes doigts s'accrochaient au bord de l'évier et des larmes coulaient sur mes joues. Si je revenais vers toi avec la gentillesse comme proposition de partage, tu me jetais en claquant la porte derrière ton départ. Plus j'étais jolie, plus tu t'énervais, plus tu me faisais l'amour heure après heure, jour après jour, plus tu partais. Je ne comprenais pas que la possession de ton propre plaisir en partage avec le mien ne te faisait pas accéder au bonheur. Je ne voyais pas le décalage entre ta paroles, tes actes, ta pensée et tes sentiments jusqu'à ce que je comprenne qu'il n'y avait pas de pensée ou de sentiment en toi. Quand nous arrivions à être l'un pour l'autre une source et une occasion de don, tu détruisais tout.

Je suivais, mon sac à dos comme unique réserve, ma carte bleue dans mon petit porte-monnaie indien, l'être que tu étais, je te soutenais quand tu doutais, même quand tu n'avais pas conscience que tu doutais, et quand je demandais quelque chose, tu me renvoyais : « Il n'y a rien entre nous, ne t'attache pas à moi, je ne peux rien te donner. » Je restais accrochée à toi car dès que je me réfugiais dans un café avec mon carnet et mon stylo, une douleur au plexus m'empêchait de respirer. Quand je te le disais, tu me regardais sans me regarder. Puis, ton regard disparaissait de tes yeux quand mes larmes surgissaient.

Quand je parlais, tu menaçais de m'abandonner. Je me taisais, j'abdiquais, j'allais dehors. Je m'asseyais sur le trottoir et tout mon corps s'effondrait. Comme si je n'allais pas pouvoir me relever tellement mes muscles et mes os devenaient mous. Je fumais en renflant, j'apprenais à me cacher des passants, je m'enfonçais dans des recoins de portes d'immeubles. Parfois tu me poursuivais. Il m'est arrivé de te surprendre en train de siffloter (quand tu ne me voyais pas revenir) sous la douche et de te pouponner, puis fumer devant la télé, le visage tranquille. Quand tu me savais disloquée sur le bitume, de la fumée de cigarette sortant de ma touffe de cheveux.

Tu m'as vue pleurer suite à tes mots provoqués par mes lèvres rosies par un rouge à lèvres Guerlain parfumé, ma voix gonflée d'amour, ma liberté qui me rendait belle et légère dans la ville. Pourtant, ma nouvelle démarche venait de nos nuits où le voile de la douceur cachait tous les monstres pour quelques heures. La lumière qui jaillissait de ma beauté nouvelle te rendait obscur. Et fou. Tu ne pouvais pas concevoir certaines choses qui m'apparaissaient avec évidence : la jouissance, l'éclat dans nos pupilles, ta voix chaude, ta joie qui gonflait comme une voile dans le vent, nos premiers rires, nos mains qui s'accrochaient l'une à l'autre au milieu de nos rêves nocturnes. J'aimais les battements de ton cœur à travers ta peau et tes côtes, j'aimais ta présence quand elle ne voulait pas me détruire. Je ne comprenais pas pourquoi tu refusais de voir les choses, simples, aussi simples que ma joie à te voir descendre l'escalier pour te promener dans les rues. Il m'arrivait de me mettre à genoux et de te demander de m'expliquer. Tu n'expliquais rien. Te comprenais-tu quand tu me traitais de pute et de salope devant les gens sur le trottoir, comme si je le méritais, comme si c'était ainsi qu'on les traitait, ces putes et ces salopes. Je n'avais rien fait que de m'asseoir sur un tabouret aux abords d'un comptoir de café face à toi parce que tu voulais y boire un café et que je t'avais attendu en te regardant discuter avec un de tes copains. A moins de deux mètres de moi, un autre homme que toi se tenait parce qu'il était ton ami et que j'étais ton amante. Quand nous sortîmes, tu crachas tes mots, j'allai me réfugier chez un marchand de kebab et la femme partit dans le sous-sol me laissant seule avec toi, les tables et la viande crue.

Tu ne bougeais pas, relançant parfois mes larmes par une courte phrase courte. J'absorbais tes mots comme une feuille Sopalin l'eau. Immobile.

Je ne sortais plus, tu revenais avec des liasses de billet, je n'envoyais pas de mes nouvelles à mes parents qui n'en réclamaient pas. Quand j'ai arrêté d'appeler mes amis, j'ai vu le silence emplir mon téléphone et tout le reste. Mon cœur même battait dans un silence ouaté et quand je criai, aucun son ne sortait de ma bouche comme si j'avais les doigts dans la prise de courant : comme quand j'avais quatre ans. Je me regardais dans la glace : pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'avais de particulier pour ne pas recevoir cet amour que j'avais attendu à l'ombre, sous un porche, tête détournée ? Cet amour que j'avais ressenti de toi dans mes tissus et chairs même les jours où je saignais. Tu m'avais dit plusieurs fois qu'il ne fallait pas regarder les hommes dans les yeux. Cela signifiait que j'acceptais la proposition. Celle d'écarter ces fameuses cuisses dont l'humanité fait tout un plat. Pourquoi, nous, on ne peut pas regarder ? Parce que vous êtes des femmes. Qu'est-ce que ça change ? Ca change tout. Ca change tout sur un coup de dés, car nous naissons homme ou femme sur un coup de dés. Un dé à deux faces. Grâce à une face de pièce, ils sont aimés, adulés, chouchoutés derrière les murs par des mères qui leur donnent tout parce que dans leur pantalon, il y a un petit bazar qui pend. Personne n'a jamais pu me dire pourquoi le petit bazar, c'est mieux.

Tu m'as entraînée de village en village. Personne ne savait où nous étions et quand je te demandais, tu disais : « C'est entre nous. » et rien d'autre n'existait. Dès que tu imaginais que je pouvais partir, tu perdais tous tes moyens.

J'envoyai des messages de cybercafés, nul n'imagina avec quelle rapidité mes doigts tapaient sur le clavier, j'avais peur que tu te radines, que tu prennes le tabouret d'à côté et que tu le rapproches pour coller ton corps au mien (j'adorais cette sensation d'aimant), que tu inspectes ce que je trafique sur l'écran, que tu te lèves en hurlant avant même de comprendre ce qu'il y avait sur l'écran, parce que tu avais interprété une donnée en l'isolant des autres, que les mots de salope sortent de ta bouche et que courbant les épaules sous ce poids, tes hurlements redoublent parce que l'effondrement était la preuve pour toi que je me trouvais en tort et que j'essayais de me faire pardonner pour ce que j'aurais fait. Je ne comprenais pas pourquoi je t'aurais menti puisque je t'aimais, puisque j'avais tout lâché pour toi, puisque j'étais à toi, puisque je te remerciais d'avoir partagé une magie unique et précieuse.

Quand je n'ai plus eu la force d'aller dans les cyber-cafés, je n'eus plus de contact avec personne. Je restais la femme la mieux baisée de l'univers, je souriais en écrivant mon journal, je souriais pour moi et avec moi : je prenais le temps tout contre moi pour déguster la magie. Quand je la formulais, tu me regardais avec une tendresse que je n'avais jamais vue.

Nous, humains, sommes devenus les champions de l'esquive du vide. Je n'ai plus esquivé, il ne fallait pas que je flanche. Je t'ai regardé en train de me regarder quand je pleurais, sans un mot. Je t'ai regardé prendre ta douche en sifflotant après m'avoir annoncé que tu me quittais, après m'avoir vue m'écrouler, après m'avoir vue fumer cigarette sur cigarette et avoir annulé le travail dont l'argent m'aurait permis de m'acheter quelques ustensiles indispensables à la vie moderne. Je suis restée éveillée une nuit où tu ne revenais pas, j'ai regardé ton téléphone portable avec des photos de femmes, leurs messages, leurs inquiétudes face à tes changements d'humeur, leurs faux noms, j'ai regardé tes départs répétés et tes retours inespérés. N'avais-tu pas été dealer ? Tu as été un marchand de manque, un professionnel. Plus j'ai regardé ce truc avec du vide dedans, plus j'ai pu le saisir sans le comprendre, j'ai pu réaliser qu'il possédait une réalité même si je n'arrivais pas à le concevoir. Il me rappelait quelque chose dans lequel j'avais été bercée dès mes premières respirations. Rien ne fut dit. L'indifférence n'a pas d'odeur, pas de son, pas de couleur. Elle n'a pas le souffle d'un courant d'air. Elle est cette chose qui m'a tout pris, elle mobilisa sans le dire mes énergies, mon intelligence, mon temps, mon cœur depuis l'enfance. Il ne me fallait pas défaillir pour attendrir ce truc du vide et vivre à côté de la froideur du monstre froid.

Sous l'arbre, je restai allongée des jours et des nuits. De temps en temps, les battements de mon cœur accéléraient à l'effleurement des souvenirs. Je n'entendais plus les voix qui ont fait que j'ai pris des vessies pour des lanternes. Quand tu disais : « Je t'aime », cela voulait dire : « J'en baise d'autres. » Dans le monstre froid, il n'y a rien. J'avais connu le monstre froid bien avant toi, tout ce temps je ne savais pas qu'il était le monstre froid. Ton cœur que j'écoutais en posant mon oreille contre ta poitrine si jolie couverte de cette peau douce, douce comme ton regard aux débuts où je fermais lentement la porte de mon appartement derrière ton départ, était un hologramme. Le bocal n'était pas transparent. Le vent se calmait, reprenait, balayait les branches et les feuilles des arbres. La lumière avait la prestance de l'indolore. Il y avait dans la plaine une absence salvatrice de morale. C'est pour ça que c'est bon de s'enfoncer dans la terre. L'herbe verte avait quelque chose de mignon et elle s'en foutait, l'herbe verte. Il y avait dans la nature une respiration sans jugement. De l'arbre, tombaient des pétales de fleurs. Je souriais en repensant à toi. Pas de déliaison

possible, c'était en moi que tu avais poussé en tant que tu, que tu t'étais planté en tant que tout.

Quand la petite fille arriva vers moi, je la pris dans mes bras et je ressentis sa chaleur dont le monstre froid n'a pas eu raison. Il ne s'en nourrit plus maintenant que je suis sous l'arbre, maintenant que je sais que je fais ce que je veux de cette chose entre mes jambes. Je serrai la petite fille si fort qu'elle étouffa avec un sourire sans larmes sur ses joues.

Elle était suivie d'un jeune homme aux yeux de tigre. J'ouvrai les bras, les cheveux au-dessus de ma tête dans les rafales. Il vit le sang sous mon sein gauche. La forêt proche. Il me prit contre lui, dans ses bras, dans la chaleur de sa jeunesse, de cette jeunesse que le monstre froid avait sucé de sa paille plantée dans mon cerveau. Je souris, renversai la tête en arrière, enlevai mes vêtements un à un dans les rires, ça brillait dans moi, là où la plaie était ouverte. Le garçon m'allongea et couvrit mon corps nu de son regard : « Tu es la plus belle fille que j'ai jamais vue. »

J'attrapai sa ceinture avec mes doigts, le déshabillai. Il s'étendit dans l'herbe. Il n'y avait pas de peur en lui. Il y avait le ciel marbré de ciel bleu dans le reflet de ses pupilles.

« Tu es belle, tu es belle, tu es belle. » Je posai mon index sur ses lèvres. Chuuuu...

« Plus personne ne me dit rien. »

Il n'y avait plus de cheval de Troie. Maintenant que j'avais retiré les doigts de la prise de courant.